HAL
open science

L'espace des activités extractivistes

François-Michel Le Tourneau, Isabelle Tritsch

To cite this version:

François-Michel Le Tourneau, Isabelle Tritsch. L'espace des activités extractivistes. Editions de l'IHEAL. Amazonie brésilienne, usages et représentations du territoire, 88, pp.161-186, 2017, Travaux et Mémoires, 978-2-37154-035-4. hal-01678076

HAL Id: hal-01678076

https://hal.science/hal-01678076

Submitted on 8 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

François-Michel Le Tourneau (dir.)

Amazonie brésilienne
Usages et représentations du territoire

Éditions de l'IHEAL

Chapitre V. L'espace des activités extractivistes

François-Michel Le Tourneau et Isabelle Tritsch

DOI : 10.4000/books.iheal.3182
Éditeur : Éditions de l'IHEAL
Lieu d'édition : Éditions de l'IHEAL
Année d'édition : 2017
Date de mise en ligne : 24 mai 2018
Collection : Travaux et mémoires
ISBN électronique : 9782371540385

http://books.openedition.org

Référence électronique
LE TOURNEAU, François-Michel ; TRITSCH, Isabelle. *Chapitre V. L'espace des activités extractivistes* In : *Amazonie brésilienne : Usages et représentations du territoire* [en ligne]. Paris : Éditions de l'IHEAL, 2017 (généré le 07 mai 2019). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/iheal/3182>. ISBN : 9782371540385. DOI : 10.4000/books.iheal.3182.

Chapitre v

L'espace des activités extractivistes

François-Michel Le Tourneau et Isabelle Tritsch

À côté des activités agricoles, les activités de prélèvement dans le milieu naturel constituent la seconde face du système de subsistance des populations traditionnelles. Grâce à une excellente connaissance de l'environnement, ces activités ont été particulièrement valorisées depuis une vingtaine d'années par un passage sémantique rapide de la notion de « connaissance de la forêt » à celle de « protection de la forêt », dans le cadre de l'émergence politique des « peuples de la forêt » et de leurs revendications foncières.

Il est vrai que l'importance en proportion de ces activités, tant sur le plan économique que sur le plan de la subsistance, permet de considérer leur pratique comme un trait caractéristique des populations traditionnelles. Certes, la plupart des populations rurales du monde complètent leur ordinaire par la chasse ou la pêche, ne serait-ce qu'à des fins récréatives. Mais dans le cas des populations traditionnelles d'Amazonie et il y a peu encore, ces activités constituaient à la fois la principale (parfois la seule) source de revenu monétaire et une des principales sources d'approvisionnement en protéines pour les familles (ce qui est encore avéré aujourd'hui).

De ce point de vue, malgré les changements en vigueur, notamment la baisse du cours des produits extraits de la forêt, la pratique des activités d'extraction demeure l'une des interactions principales des populations

traditionnelles avec leur espace. Pour cette raison, nous avons cherché à comprendre où elles se déroulaient et dans quelle mesure elles impliquaient une fine connaissance du territoire.

Afin de traiter cette question, nous abordons ici, dans un premier temps, les activités de chasse et de pêche, complément quotidien aux activités agricoles, avant d'évoquer les collectes de produits de la forêt destinés à la vente, aujourd'hui principalement centrées sur la noix du Brésil, l'*açaí* et le bois d'œuvre.

La chasse et la pêche

En dehors de l'agriculture décrite au chapitre précédent, destinée essentiellement à l'autosubsistance, mais permettant éventuellement de vendre quelques excédents (en particulier les bananes et la farine de manioc), la plus grande partie de la subsistance est tirée du milieu naturel. La chasse, et surtout la pêche, sont ainsi les premières sources de protéines animales, bien avant l'élevage de quelques poulets autour de la maison. Ces activités fondamentales, quotidiennes et pratiquées autant par les hommes que par les femmes (pour la pêche), rythment la vie des familles et orientent leur localisation. Dépendant en grande partie de la pêche, les *caboclos* ne s'éloignent, par exemple, presque jamais des grands cours d'eau et ne s'installent pas en pleine forêt. L'abondance des ressources halieutiques et la pression exercée sur elles limitent aussi la taille des communautés. Dès que le poisson se fait rare, c'est le signe d'un trop grand nombre d'habitants ; il faut alors penser à se déplacer. Tous les habitants évoquent ainsi les temps d'abondance (*fartura*) au début des installations, quand les ressources sont pléthoriques et le prélèvement facile.

Avant de détailler plus avant l'espace dévolu à ces deux activités, notons ici que presque aucune autre activité de collecte alimentaire n'a été citée au cours de nos enquêtes. On trouve ici une marque très claire de la manière dont les techniques de subsistance des groupes amérindiens – qui impliquent une grande variété de collectes de végétaux, d'animaux, mais aussi d'insectes – ont été simplifiées par les populations *caboclas*.

La pêche, une activité routinière

La pêche est largement plus pratiquée que la chasse. Elle est ainsi mentionnée par 67 % des hommes en moyenne et par 48 % des femmes. La chasse, en revanche, ne concerne que la moitié des hommes et seulement 10 % des femmes. Mais au-delà de ces chiffres globaux, on remarquera dans le tableau ci-dessous les disparités importantes qui existent entre les sites. La chasse est ainsi particulièrement peu présente à Campo Alegre, alors que la pêche semble recueillir moins de succès à Jarauacá.

Tableau 16. Pratique de la chasse et de la pêche en fonction du genre

	Pêche		Chasse	
	Hommes (en %)	Femmes (en %)	Hommes (en %)	Femmes (en %)
Abuí	76	67	76	18
Jarauacá	56	42	33	3
Campo Alegre	70	29	39	7
Tous sites confondus	**67**	**48**	**50**	**10**

La pêche est, pour ceux qui la pratiquent, une activité presque quotidienne. Elle dépend bien sûr des saisons. Les prises sont plus faciles en milieu de saison sèche, lorsque les poissons sont prisonniers de petits lacs ou sont affamés au fond des rivières, mordant très facilement à l'hameçon. Elle est plus incertaine pendant la saison des pluies, lorsque les poissons sont éparpillés dans toutes les zones inondables, ou au pic de la saison sèche, lorsqu'ils se dirigent vers l'aval et que les petits lacs sont à sec. La pêche reste cependant une activité très fiable pour subvenir aux besoins en protéines des familles et le poisson est un plat de tous les jours.

L'abondance de la ressource fait que l'on ne pêche qu'au fur et à mesure des besoins (les techniques de conservation ayant leurs limites, en particulier en climat humide). Cette abondance est d'ailleurs scrutée de près par tous et fait l'objet de nombreux commentaires, car il est clair pour tout le monde que si la pression sur la ressource s'accroît, cette dernière pourrait disparaître. On se souvient que la lutte contre les chalutiers, ou contre les pêcheurs commerciaux, a été l'un des facteurs déclencheurs des mouvements de mobilisation de l'ensemble des communautés. La consommation rationnelle du poisson étant un point important, on note

qu'il existe des réseaux de solidarité autour de la question : si une famille pêche une très grande quantité de poissons, elle la partagera au sein de sa famille étendue, ou avec les voisins, afin de ne pas en gâcher.

La pêche est pratiquée selon plusieurs techniques. La plus fréquente (appelée *malhadeira*) est de laisser un filet durant quelques heures dans un passage stratégique, en général à proximité des berges sur lesquelles il est accroché. Si elle est particulièrement rentable et demande peu d'investissement en temps, cette méthode présente l'inconvénient de voir d'autres prédateurs se servir dans les filets, en particulier les caïmans, les dauphins d'eau douce (généralement l'inie de Geoffoy, ou *Inia geoffrensis*), mais aussi les piranhas. La concurrence avec les deux premières espèces est d'ailleurs souvent citée comme motif suffisant pour les chasser, malgré l'interdiction officielle. L'autre grande technique est la pêche à la ligne, très souvent au vif, afin de capturer les grands prédateurs qui fréquentent moins les berges. On pêche enfin au harpon, dans les lacs principaux en saison sèche et dans les *igapós* en saison humide[1], lorsque le peu de fond permet de voir facilement les poissons qui se cachent dans les hautes herbes. Pour être plus efficace, ce type de pêche se pratique également la nuit, à la lampe. Le harpon est aussi l'arme utilisée pour prendre le *pirarucu* (*Arapaima gigas*), même si le filet est aujourd'hui considéré comme plus efficace.

Ces techniques sont apprises par imitation au cours de l'enfance et de l'adolescence. Le récit de C., de Campo Alegre, est particulièrement illustratif de ce point de vue :

> « J'ai appris avec mon grand frère, L. J'aimais aller pêcher avec lui parce qu'il prenait beaucoup de tortues *tracajá*. J'avais peur d'aller tout seul dans le canot. Je lui demandais : "Où on est ? Où on va ?" C'est comme ça que j'ai appris. Quand j'ai eu 13 ans, j'ai demandé à mon père de confectionner une perche et un canot pour moi. Il m'a dit : "Je te les donnerai quand tu auras pris une tortue *tracajá*." J'ai réussi à en avoir une [il nous montre la flèche] et je suis devenu plus débrouillard[2]. »

On pêche le plus souvent en face de chez soi ou à proximité, notamment en fin d'après-midi, sauf si l'on souhaite prendre une grande quantité

1. *Igapó* : bras de rivière coupé du cours principal en période d'étiage.
2. Propos recueillis sur le terrain par l'équipe du projet Usart.

de poissons, auquel cas il faut monter une expédition plus importante et aller vers des endroits moins fréquentés. Il est alors possible de partir pêcher en groupe, en fonction bien sûr de la capacité des pirogues disponibles. Quelle que soit la modalité, la pêche est souvent un moment de convivialité entre membres de la famille, voisins ou amis.

Souvent, la volonté de prendre un volume de poissons plus important est liée à une nécessité financière. Il y a une forte demande en ville et la liquidité est quasiment immédiate. Il faut cependant s'organiser pour la conservation du poisson durant le trajet, si bien qu'il faut d'abord aller en ville pour s'approvisionner en glace, la ramener, pêcher, puis se rendre rapidement en ville vendre le poisson ainsi conservé. Une telle gymnastique est bien plus envisageable à Campo Alegre ou à Jarauacá qu'elle ne l'est à Abuí, qui se situe bien plus loin et doit aussi compter avec le contrôle de l'ICMBio sur le trajet. Ce type de pêche commerciale est en principe interdit, la pêche professionnelle supposant que l'on s'enregistre officiellement et que l'on respecte un certain nombre de règles, notamment les périodes d'interdiction (qui sont bien sûr celles durant lesquelles le prix du poisson est au plus haut). Si les communautés que nous avons étudiées affirment toutes refuser ce type de pêche et repousser les personnes extérieures qui souhaiteraient venir la pratiquer, il existe une tolérance vis-à-vis des habitants eux-mêmes. Par exemple, la pêche et la commercialisation du *pirarucu* sont autorisées. Pour les autres espèces, on convient qu'il ne faut pêcher que pour se nourrir, mais aussi que des « besoins particuliers » de liquidité peuvent justifier un accroc à cette règle.

La pêche est un important facteur de connaissance de l'environnement fluvial ou lacustre et repose sur un savoir lié à l'écologie des espèces. Elle est la cause de nombreux petits déplacements et d'une exploration minutieuse de l'espace pour trouver les meilleurs endroits (tel arbre dont les fruits qui tombent vont attirer telle espèce à un moment donné, tel ruisseau dont les eaux sont propices à une autre espèce, etc.). Cette connaissance doit s'adapter à la très grande variation de l'environnement entre la saison des pluies, durant laquelle de larges secteurs de forêt sont inondés, et la saison sèche, durant laquelle les cours d'eau sont réduits à de minces filets.

La différence entre hommes et femmes est manifeste dans le taux de pratique de la pêche, mais elle l'est encore plus dans les habitudes. La pêche des femmes, comme leur mobilité d'une manière générale, est restreinte à l'espace périphérique de leur maison ou des jardins dont elles s'occupent. Elles peuvent parfois participer à des expéditions de

pêche plus lointaines, mais cela est rare et elles ne partent pas seules. Par ailleurs, les femmes pêchent plus souvent à la ligne qu'au filet, même si certaines savent pêcher des deux manières.

La chasse, une pratique devenue plus rare

En ce qui concerne la chasse, on note en premier lieu que le nombre des pratiquants est assez restreint (un homme sur deux) et qu'il s'agit d'une activité presque exclusivement masculine. Les femmes l'ayant pratiquée ont, en effet, le plus souvent admis être accompagnatrices, notamment lors de séjours dans les zones de collecte de noix du Brésil. L'une des raisons évidentes pour expliquer la moindre pratique de la chasse (tous sexes confondus) est qu'il s'agit d'une activité beaucoup plus éprouvante sur le plan physique.

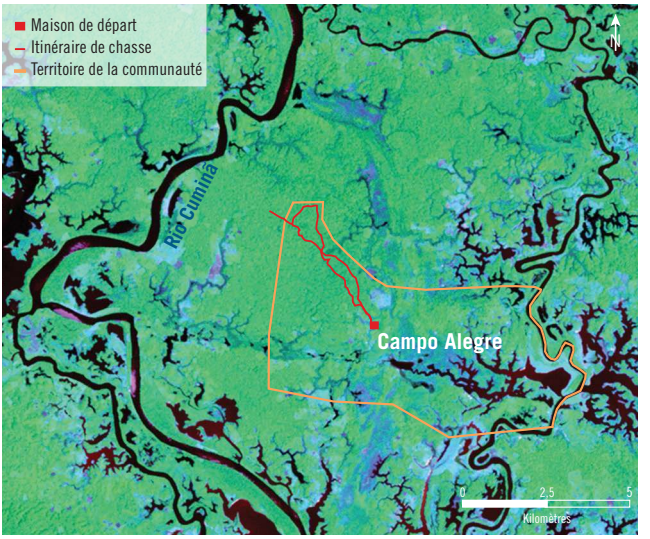
Bien que certains chassent principalement à partir de leurs canots, circulant lentement sous les frondaisons qui couvrent les petites rivières ou dans les zones de forêt inondées, il faut souvent parcourir plusieurs kilomètres en forêt pour croiser du gibier et pouvoir l'abattre. Comme la marche improvisée en forêt amazonienne est délicate, les chasseurs utilisent souvent des itinéraires de chasse qu'ils connaissent bien. On ne quitte alors le layon que sur quelques centaines de mètres pour poursuivre un animal, avant de revenir sur le sentier et de continuer son tour. Certaines chasses sont pratiquées de nuit, à la lampe, notamment en bordure de rivière ou à proximité des habitations.

Le gibier chassé se compose d'oiseaux et de mammifères. La plupart des interviews qui ont porté sur la chasse ont révélé une diminution des rendements après les premières années d'installation, notamment pour certains types d'animaux, comme le tapir, qui disparaissent presque complètement. D'autres espèces comme le capybara ou l'agouti, qui ont des taux de reproduction plus importants, semblent se maintenir. Les pratiques de chasse se restreignent à ces espèces « nobles ». La consommation des singes devient moins fréquente, même si elle reste répandue. En revanche, les insectes et les batraciens sont méprisés. *Castanheiros*, Quilombolas ou *ribeirinhos* tracent de ce point de vue une nette démarcation d'avec les Amérindiens qui, eux, consomment larves et insectes. C'est presque une limite entre l'humanité et l'animalité. Un chasseur de Campo Alegre confiait ainsi au sujet d'un voisin fin connaisseur de la forêt et de sa

famille : « Il avait un côté animal, il mangeait des larves… », avant d'insister sur le fait qu'il aurait eu du sang indien, comme si cela expliquait tout.

Les chasseurs possèdent souvent des chiens qui permettent d'améliorer considérablement leur efficacité, soit pour débusquer les animaux, soit pour poursuivre le gibier blessé. La chasse se fait en général au fusil, bien que nombreux sont ceux qui affirment savoir encore chasser avec un arc et des flèches. La raison de la permanence, même très partielle, de ces techniques anciennes se trouve sans doute dans le prix des cartouches de chasse : il faut compter entre 4 et 5 R$ pour des cartouches neuves selon les calibres. En recyclant les douilles et en les rechargeant, on peut le réduire à 1 ou 2 R$. Cela implique malgré tout un coût qui fait que le gibier, apparemment gratuit, n'est finalement pas la nourriture la plus économique. On chasse le plus souvent seul, notamment pour les chasses qui ont lieu autour des habitations ou des abattis. Mais on constate aussi la pratique d'expéditions collectives de quatre ou cinq personnes qui vont dans des zones plus éloignées afin de prendre du gros gibier.

Carte 7. Un itinéraire de chasse individuelle à Campo Alegre



Source : Projet Usart, image CBERS/INPE. © FMLT.

Bien qu'il s'agisse d'activités plutôt répandues, les taux de pratique de la pêche, comme de la chasse, sont moins élevés que ceux auxquels on aurait pu s'attendre dans des communautés où ces activités sont au cœur de la subsistance. Il ne semble pas que l'âge soit un facteur explicatif, le taux de pratique n'étant pas extrêmement différent en fonction des classes d'âge. Seule la chasse est un peu moins pratiquée par les plus de 50 ans, pour des raisons évidentes (25 % de cette tranche d'âge la pratiquent, contre 33 % des 25-49 ans). La moindre pratique de la chasse s'explique peut-être aussi en partie par la disparition du marché des peaux, ou par les conditions dans lesquelles se déroulaient les expéditions saisonnières. Certains hommes confessent éprouver de l'aversion pour les séjours en forêt, associés au temps où l'on piégeait les félins durant la saison humide.

Cela étant, dans toutes les communautés étudiées, les plus anciens ont participé au cycle de la chasse et ont en général mal vécu sa fin, car le commerce des peaux était lucratif et demandait moins d'effort que d'autres productions, ainsi que le dit D., de Campo Alegre :

> « On faisait de l'agriculture, et puis on allait en forêt pour chasser et ma mère s'occupait de l'abattis. Eh bien, vous le voyez bien, le grand fleuve [le Trombetas], ce n'est pas une zone pour pratiquer l'agriculture. C'est l'endroit des tortues. C'est bien mieux de prendre des tortues et de les vendre pour acheter de la farine que d'ouvrir un abattis. […] Alors, quand la chasse des peaux a été terminée, au temps de la prohibition, quand l'IBDF [Institut brésilien du développement forestier] est arrivé, alors tous les trafiquants ont eu peur, parce que c'était fédéral, tu vois. […] Alors les acheteurs, Tapuio, Renato, […] ils ont dit, ils nous ont appelés et ils ont expliqué : "Bon, personne n'est plus obligé de tuer les animaux […]. Si vous en abattez un devant chez vous, ça va, on viendra encore acheter, mais si vous devez l'apporter en ville, il faut que ce soit caché, plié dans vos vêtements, parce que ce truc [chasser pour les peaux], c'est fini." Après, ça n'avait plus aucune valeur, alors personne ne tuait plus de jaguar ou d'ocelot, parce que personne n'achetait [la peau]. Alors, dans notre région […], c'est à ce moment-là que les gens se sont vraiment lancés dans l'agriculture, parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen. Alors ce qui s'est mis à marcher, c'est la récolte de la noix du Brésil et les abattis. Alors c'est à ce moment que les abattis se sont multipliés, parce qu'il y avait de plus en plus de gens pour acheter, parce que Oriximiná était en

croissance […]. Et puis après, il y a eu l'orpaillage qui a commencé sur l'Erepecuru, mais les gens d'ici ne s'y sont pas beaucoup plus[3]. »

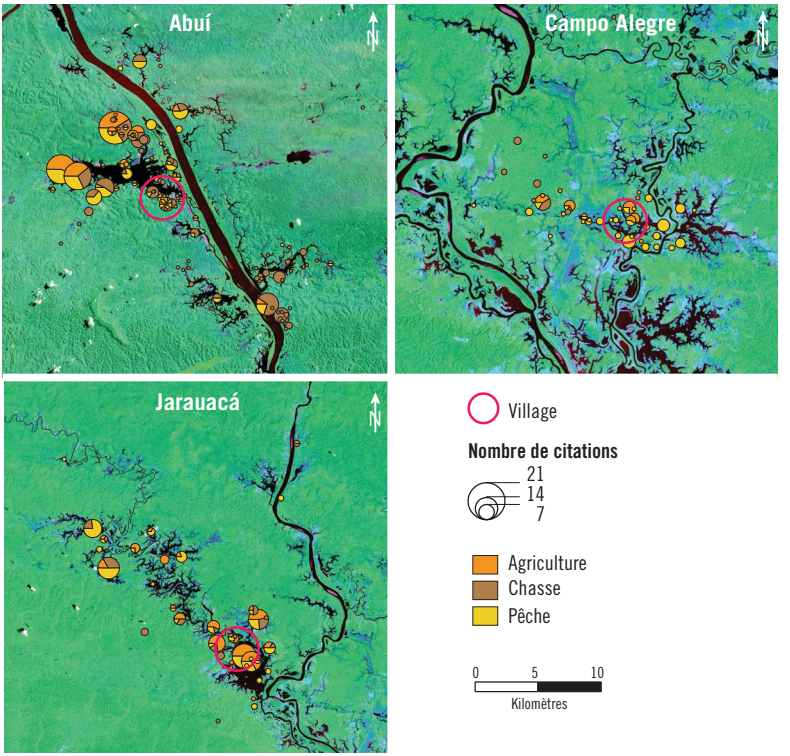
On voit dans ce récit toute la plasticité des *caboclos*, qui peuvent changer d'activité très rapidement, l'agriculture n'étant qu'une base par défaut, même si l'informateur souligne en même temps la croissance du marché de consommation à Oriximiná.

Les territoires de la chasse et de la pêche

Les deux activités de chasse et de pêche se différencient bien évidemment en premier lieu par l'environnement dans lequel elles se déroulent, terre ferme pour la première, lacs et cours d'eau pour la seconde. Mais la localisation des toponymes fait également apparaître d'autres constantes (cf. carte 8 ci-après). On note ainsi sur les trois cartes que de très nombreux toponymes sont associés à deux ou trois activités, ce qui indique un usage multiple des mêmes espaces. On part en effet rarement dans les zones d'agriculture sans son fusil (au moins pour les hommes), de même que les activités agricoles peuvent facilement être interrompues pour une partie de pêche à proximité.

3. Propos recueillis sur le terrain par l'équipe du projet Usart.

Carte 8. Localisation et nombre de citations
des toponymes liés à l'agriculture, la chasse et la pêche



Source : Projet Usart, image CBERS/INPE. © FMLT.

Chasse et pêche sont invariablement pratiquées lors des expéditions de collecte de noix du Brésil et ce, malgré l'interdiction de principe qui touche le territoire de la réserve biologique du Trombetas. Les chasseurs apprécient d'ailleurs particulièrement ces zones qui, pour être moins fréquentées, offrent un gibier plus abondant et moins méfiant. On note sur les cartes que les lieux de chasse sont souvent plus éloignés que les lieux de pêche. Si la pêche est dans la plupart des cas une activité quotidienne réalisée à proximité de chez soi, la chasse est une activité qui nécessite des sorties sur la journée entière et durant lesquelles on va plus loin, ou

qui a lieu en complément des collectes. La configuration est de ce point de vue un peu différente à Jarauacá, la pêche y étant beaucoup pratiquée dans la rivière Acapu et dans les lacs adjacents, en fonction de leur richesse en poissons.

Tableau 17. Nombre de citations et de toponymes différents liés à la chasse et à la pêche

	Abuí	Jarauacá	Campo Alegre
Chasse			
Citations	119	37	22
Toponymes	48	18	12
Fréquence	2,4	2	1,8
Pêche			
Citations	192	69	74
Toponymes	54	28	32
Fréquence	3,5	2,4	2,3
Total			
Citations	**311**	**106**	**96**
Toponymes	**102**	**46**	**44**
Fréquence	**3**	**2,3**	**2,2**

Ce tableau montre qu'il existe une grande différence entre les trois sites analysés. Le premier, Abuí, propose une quantité de citations bien plus importante que les deux autres et un nombre de toponymes uniques lui aussi plus important. On notera cependant que si les citations sont trois fois plus nombreuses, les toponymes ne sont que deux fois plus nombreux. Cela indique clairement que les lieux sont utilisés de manière plus collective à Abuí que dans les deux autres communautés. On doit aussi noter, dans les trois cas, le fait que les lieux de pêche sont plus souvent cités que les lieux de chasse et qu'il semble y en avoir un plus grand nombre ; ce qui corrobore le fait que la pêche est plus pratiquée. Par ailleurs, les fréquences de citations sont aussi plus élevées dans le cas des lieux de pêche, ce qui indique une utilisation davantage collective ; quand la chasse est une activité plus individuelle dans laquelle chaque chasseur (ou chaque famille) a ses itinéraires favoris.

Les activités extractivistes

La différence entre le système économique des *caboclos* et celui des Amérindiens est que, dans le premier, il existe un versant, parallèle à celui de la subsistance, qui est celui de la production commerciale. On parle de « *castanheiros*[4] », de « *seringueiros*[5] », de « *piaçabeiros*[6] », de « *balateiros*[7] », etc., mais en réalité, la plupart des *caboclos* ont, à un moment ou un autre de leur vie, travaillé avec l'une ou l'autre de ces productions (en fonction, bien sûr, de la présence des ressources dans leur région). Ils ont également collecté d'autres productions : carapa, copaïba, bois de rose, *breú*, etc., ce d'autant que l'interdiction de la chasse commerciale, en 1967, et les restrictions apportées à la commercialisation du poisson ont rendu impossible une partie de leurs activités « traditionnelles ».

Ce n'est donc pas une production particulière qui fait l'identité de ces groupes, mais bien plus le fait qu'ils sont extracteurs d'un certain nombre de matières premières de leur environnement afin de les commercialiser. La forme de commercialisation est aussi importante, puisque les populations traditionnelles sont en général insérées dans des réseaux de patronage qui, s'ils exploitent, apportent aussi des compensations, notamment en termes d'accès au crédit et de certitude de d'écoulement des produits[8]. À partir des données géographiques et quantitatives recueillies dans le cadre du projet Usart, nous proposons ici une analyse des activités extractivistes développées dans nos lieux d'enquête.

Les activités extractivistes et leur espace dans le Trombetas

L'extractivisme reste une activité très répandue dans les communautés que nous étudions, bien que les profils soient assez différenciés, puisque 75 % des personnes déclarent une activité de ce type à Abuí, contre 53 %

4. Collecteurs de noix du Brésil.
5. Saigneurs d'hévéas.
6. Collecteurs de la fibre du palmier *Leopoldina piaçava*.
7. Collecteur de *balata*, latex tiré de l'arbre *Manilkara bidentata*.
8. A. Greissing, F. Kohler et F.-M. Le Tourneau, « Deux maisons, égales en dignité : une approche anthropologique des déterminants du développement durable en contexte amazonien "traditionnel" », *Développement durable et territoires*, 18 mai 2009.

à Jarauacá et 28 % à Campo Alegre. L'activité principale est la collecte de la noix du Brésil, qui concerne 165 personnes. Les autres collectes (*copaïba*, carapa, *breú*, etc.) ne concernent que 47 habitants (pour la plupart également collecteurs de noix du Brésil). Symptomatiquement, si les habitants désignent la collecte de la noix du Brésil par son nom, « *a castanha* », les autres collectes sont désignées génériquement sous le nom d'« *extrativismo* ».

Il ne faut cependant pas voir là une perte de qualification ou de savoir-faire, en tout cas pas à ce stade. La plupart des habitants connaissent les autres ressources et pourraient les exploiter si cela avait un sens sur le plan économique. Mais les conditions actuelles de marché font que la vente des huiles, ou des graines qu'il est possible de collecter, est très peu rentable. On notera toutefois que la proportion de personnes pratiquant les autres collectes est particulièrement faible chez les jeunes. Si elle se situe autour de 25 % chez les 25-50 ans et chez les plus de 50 ans, elle s'effondre à seulement 13 % chez les moins de 25 ans (6 sur 41). Il est possible que chez les générations les plus anciennes, cette pratique réponde encore à une habitude, tandis que les plus jeunes la trouvent économiquement peu intéressante. Par ailleurs, confirmant son profil différent, le site d'Abuí concentre la plupart des personnes qui effectuent d'autres collectes extractivistes (27 sur 47). De l'autre côté, Campo Alegre est le site qui en comporte le moins (7 sur 47).

Les données sur les toponymes permettent de visualiser l'espace dans lequel se déploient les activités extractivistes. Nous avons opté pour cette méthode, car si une étude de longue haleine aurait permis d'atteindre les résultats présentés dans la sous-partie suivante sur São Francisco do Iratapuru, un tel investissement n'était pas possible sur trois sites en même temps. Lister et localiser les toponymes nous a donc permis de construire une représentation du territoire utilisé et de sa variété.

Tableau 18. Nombre de citations et de toponymes différents liés à la collecte de la noix du Brésil

	Abuí	Jarauacá	Campo Alegre
Collecte de la noix du Brésil			
Citations	221	88	15
Toponymes	109	33	10
Fréquence	2	2,6	1,5

	Abuí	Jarauacá	Campo Alegre
Autres collectes			
Citations	103	44	10
Toponymes	44	24	7
Fréquence	2,3	1,8	1,4
Total			
Citations	**324**	**132**	**25**
Toponymes	**153**	**57**	**17**
Fréquence	**2,1**	**2,3**	**1,5**

On notera en premier lieu le grand nombre de citations et de toponymes impliqués. Comme le montre ce tableau, la quantité de lieux fréquentés est très importante, avec plus de 480 citations de toponymes liés aux activités extractivistes dans les trois sites d'étude. Abuí se taille la part du lion avec 324 citations, alors que Campo Alegre est très loin derrière avec à peine 25 citations. On voit donc clairement que l'extractivisme, quels que soient les produits recherchés, est encore en plein fonctionnement dans le premier site, tandis qu'il n'est plus que résiduel dans le second.

Les raisons de l'abandon de cette activité à Campo Alegre sont sans doute complexes, mais on peut en dégager deux qui nous semblent particulièrement importantes. La première est l'existence d'autres moyens de subsistance pour lesquels l'investissement en temps ou en énergie est moindre : agriculture, pêche et élevage. La seconde est la configuration géographique du site. Les *castanhais* sont peu nombreuses dans le site lui-même, qui est constitué principalement de zones de forêt inondables. Seules des îles, notamment la grande île centrale appelée Ilha do Cuminã, comprennent des noiseraies, et encore, en petit nombre. Les zones de collecte utilisées par les habitants se trouvaient donc plus éloignées, soit sur l'Erepecu, soit sur le plateau au nord d'Oriximiná, soit sur la rivière Ariramba. Dans le premier cas, l'installation du poste de contrôle de l'ICMBio empêche désormais l'accès, ce d'autant plus que les habitants de Campo Alegre ne sont pas reconnus comme Quilombolas (cette interdiction est assez paradoxale si l'on considère que le chef de l'une des plus anciennes familles de Campo Alegre, Seu Chagas, est né… sur le lac Erepecu). Les *castanhais* des plateaux d'Oriximiná sont également aujourd'hui hors d'atteinte, dans la mesure où c'est la zone qui a été

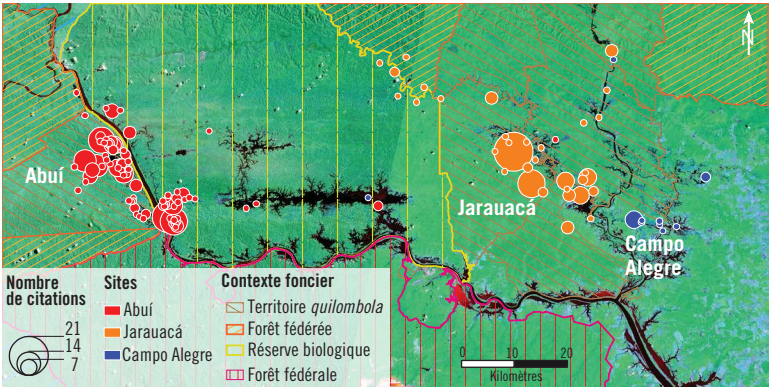
la plus colonisée de toute la région. Une grande partie des forêts a été détruite et les noiseraies qui subsistent sont aujourd'hui incluses dans des fermes de grande taille et exploitées exclusivement par leur propriétaire (même si des habitants de Campo Alegre peuvent être employés comme collecteurs). Enfin, l'Ariramba est une rivière particulièrement difficile sur le plan de la navigation et la zone est par ailleurs revendiquée par des communautés *quilombolas*. Toutes ces raisons montrent que la faiblesse de l'extractivisme – en particulier de la noix du Brésil – n'est peut-être pas un choix délibéré des habitants de Campo Alegre, mais le produit de circonstances particulières, notamment la fermeture de l'espace à laquelle nous avons fait allusion dans les premiers chapitres.

Un des points étonnants de notre enquête est la faible place de l'*açaí* (fruit du palmier du même nom) dans les collectes extractivistes. Celui-ci n'est associé qu'à très peu de toponymes (4 à Abuí, 2 à Campo Alegre et 8 à Jarauacá), alors qu'il s'agit d'une production dont le marché connaît une croissance très importante en Amazonie. Il ne s'agit pas d'une question de ressources, les palmiers *açaí* étant, au contraire, abondants en région de *várzea* (plaine alluviale inondée lors des crues). On peut penser que le marché d'Oriximiná n'est pas très important et qu'il est principalement approvisionné par les communautés les plus proches. Quant au marché régional ou national, le relatif isolement et les temps de transport trop longs sont sans doute des freins puissants à l'accès des producteurs. À Cunani, l'existence d'une filière bien organisée, transitant par Calçoene, explique l'essor qu'a connu l'*açaí*. Ce sont en effet les intermédiaires eux-mêmes qui viennent charger le produit, épargnant aux producteurs le coût du fret.

La localisation géographique des toponymes montre que l'espace consacré à l'extractivisme est bien plus étendu que l'espace des autres pratiques (cf. carte 9 ci-après). Les zones de collecte sont ainsi éparpillées sur une zone de presque 1 000 km² pour les habitants d'Abuí, la zone de collecte la plus éloignée se trouvant à environ 90 km à vol d'oiseau du lac. La collecte dans ces espaces lointains suppose l'organisation d'expéditions et implique de passer plusieurs semaines dans la forêt pour réaliser le travail. Mais on note en même temps que les toponymes les plus fréquemment cités se trouvent bien plus à proximité du lac d'Abuí, voire pour une bonne partie d'entre eux, immédiatement en bordure de lac. Les *castanhais* les plus proches sont donc exploitées en priorité. Certaines, qui se trouvent juste derrière les habitations, sont inspectées par les jeunes avant le départ pour l'école. Ce petit travail leur permet alors de gagner un peu d'argent.

L'analyse qualitative des entretiens amène d'ailleurs à penser qu'on assiste à une rétraction des espaces utilisés pour la collecte de la noix du Brésil. Les points les plus éloignés n'ont été mentionnés que par quelques informateurs, alors que les plus proches sont beaucoup plus fréquentés. Tant du fait de contraintes nouvelles (comme la scolarisation des enfants), que parce que les longs séjours en forêt sont aujourd'hui considérés comme désagréables. Les habitants des communautés traditionnelles tendent à préférer des périodes de collecte plus rapides et à se concentrer sur les zones les plus proches, même si elles ne sont pas forcément les plus rentables et si le grand nombre de personnes cherchant à les exploiter apporte d'autres difficultés (notamment le risque de se faire voler sa production).

Carte 9. Localisation et nombre de citations
des toponymes liés à la collecte de la noix du Brésil



Source : Projet Usart, image CBERS/INPE. © FMLT.

La carte ci-dessus montre des configurations analogues pour les sites d'Abuí et de Jarauacá. Dans les deux cas, on note que, s'il existe un certain nombre d'exploitations plus lointaines, la plupart des zones citées se trouvent dans un rayon de 15 km autour de la communauté, soit une distance relative, mais plus importante que la distance moyenne des lieux cités pour les occupations quotidiennes. Dans le cas d'Abuí, en plus du pourtour du lac lui-même, le lac Jacaré, dont sont originaires de nombreuses familles qui ont été expulsées au moment de la création de la

réserve biologique, demeure une zone très fréquentée. Pour le reste, on note une dispersion des zones le long du fleuve Trombetas, tant sur la rive gauche que sur la rive droite. À Jarauacá, on note aussi une concentration sur une implantation plus ancienne, autour de la rivière Acapu et sur le lac Jarauacá lui-même, bien que dans une moindre mesure. À Campo Alegre ressortent l'île du Cuminã et une exploitation résiduelle dans l'Ariramba.

La collecte de la noix du Brésil

Un travail de longue haleine, entamé en 2007 et mené dans la communauté de São Francisco do Iratapuru, nous a permis de cartographier plus en détail les activités de collecte de la noix du Brésil et de mieux comprendre l'organisation de ce processus. Nous en présentons ici les principaux éléments, en les remettant en perspective par rapport à la situation des sites du Trombetas.

Les *castanheiros* utilisent 71 zones de collecte alignées le long de la rivière Iratapuru et de ses principaux affluents. La zone la plus distante se trouve à environ 100 km du village, une distance qui rappelle celle de la zone de collecte la plus éloignée pour la communauté d'Abuí. Cela étant, les difficultés d'accès sont différentes. Dans le cas du Trombetas, les zones de collecte sont accessibles avec des embarcations relativement lourdes, car le cours moyen du fleuve et ses affluents jusqu'à la Cachoeira Porteira et l'Erepecuru ne présentent aucun rapide. Sur l'Iratapuru au contraire, une dizaine de sauts et de rapides, situés sur une douzaine de kilomètres à partir de l'embouchure de la rivière, impliquent d'utiliser des embarcations plus légères et des moteurs hors-bord, au lieu des moteurs diesel en usage sur le Trombetas. La dépense de combustible qui en résulte est importante et augmente considérablement le coût de production.

Dans l'Iratapuru, les zones de collecte, qui sont appelées *colocações*, sont privées. Chaque famille détient des droits sur une ou plusieurs zones et elle peut les céder, les louer ou décider de ne pas les utiliser. La situation du Trombetas est un peu différente dans la mesure où, en principe, les zones de collecte sont ouvertes à tous, le premier arrivé pouvant se servir sans demander d'autorisation. Cependant, au cours des entretiens menés sur le sujet, nous avons pu nous rendre

compte que ce caractère théoriquement collectif des *castanhais* recouvrait une réalité plus nuancée. Le discours de l'exploitation collective des ressources est omniprésent, inséré dans le contexte des revendications foncières et de la lutte contre les interdictions d'accès aux ressources du fait de la création des aires protégées. Mais on se souvient que, durant le « temps des patrons », les zones ont été distribuées à certaines familles, qui avaient d'ailleurs à charge d'empêcher la collecte par d'autres que les clients désignés par le patron. Lorsque les patrons ont disparu, les familles en question ont parfois tenté de maintenir à leur profit cette exclusivité. Par ailleurs, l'accès aux zones de collecte suppose une connaissance de la localisation des *castanhais*. Or, de nombreux collecteurs ont leurs « secrets », des zones connues d'eux seuls, où ils se rendent discrètement et dont l'emplacement n'est divulgué qu'à la famille proche. Ainsi, la notion de *colocação* n'est pas totalement absente du Trombetas.

Depuis le regroupement des familles dans le village situé à l'embouchure de la rivière Iratapuru, les zones de collecte ne sont plus habitées de manière permanente. Les ayants droit sur les *colocações* doivent donc, chaque année, monter une ou plusieurs expéditions sur le haut de la rivière pour effectuer leur récolte, passant pour ce faire de un à trois mois dans la forêt. Avant leur départ, ils doivent recruter la main-d'œuvre nécessaire, soit dans le village, soit en ville. Les connexions familiales sont privilégiées, mais elles ne sont pas toujours suffisantes et il faut souvent employer des personnes que l'on ne connaît pas. Il faut aussi acheter le ravitaillement et l'équipement nécessaires pour passer plusieurs semaines en forêt. En principe, les travailleurs sont responsables de leur alimentation lorsqu'ils sont sur la zone de collecte, mais souvent ils achètent le nécessaire à leur patron qui peut donc, s'il a suffisamment prévu, augmenter son bénéfice.

La *colocação* se présente comme un réseau de chemins qui relient les groupes de noyers au « port » (cf. carte 10 ci-après). Dans la plupart des cas, un baraquement temporaire y est établi. Il est très rare qu'il y ait une infrastructure plus permanente. Les chemins s'enfoncent dans la forêt, mais, comme toute la production est acheminée à dos d'homme, ils ne sont pas très longs. Les *colocações* les plus profondes que nous ayons cartographiées mesurent ainsi autour de 4 km. Le *castanheiro* les suit et, lorsqu'il arrive à proximité d'un groupe de noyers, s'en écarte afin de réaliser la récolte. Il parcourt donc la zone située sous les arbres

et récupère les noix entières, encore dans leur gangue de bois (*ouriço*). Il rassemble, le plus souvent au bord du chemin, les noix de plusieurs arbres et les « casse », c'est-à-dire qu'il en extrait la noix elle-même (qui se trouve dans une seconde gangue plus fine). Chaque *ouriço* contient entre dix et vingt noix. Une fois l'ensemble des noix cassées, il passe à un autre bouquet de noyers. En fin d'après-midi, le *castanheiro* rassemble les noix obtenues dans son panier et les remporte au campement. S'il a cassé beaucoup de noix, il pourra cesser plus tôt son travail afin de faire plusieurs allers et retours pour apporter sa production. Le plus souvent, les hommes charrient des paniers de 30 à 40 kg.

Carte 10. Organisation d'une *colocação* dans l'Iratapuru

Source : Google/Airbus Digital Globe.

Une fois sa zone récoltée, le propriétaire doit transporter sa production jusqu'au village et chercher à la vendre : sur place, à la coopérative, ou bien en ville, à des intermédiaires. Le prix payé par ces derniers est toujours inférieur au prix obtenu à la coopérative, mais, souvent, le *castanheiro* s'est engagé vis-à-vis d'eux, car il a eu besoin d'avance pour financer son expédition de collecte.

L'organisation générale du processus de collecte est équivalente dans le Trombetas, où une grande partie de la production provient également de zones éloignées, dans lesquelles les travailleurs campent plusieurs

semaines. Le recrutement de la main-d'œuvre y est rendu un peu plus complexe en raison des règles d'accès mises en place par l'ICMBio : il faut déclarer que la personne est membre de la famille d'un Quilombola pour qu'elle puisse entrer dans la zone. En ce qui concerne la vente, on retrouve là encore les deux débouchés, avec les mêmes avantages et les mêmes inconvénients : la coopérative que tente de maintenir l'Arqmo propose des prix plus avantageux, mais ses moyens sont limités et ses délais de paiement parfois élevés, alors que les intermédiaires paient mal, mais sur-le-champ et acceptent parfois de préfinancer l'opération, perpétuant la relation patron/client.

L'*açaí* à Cunani : entre extractivisme et agriculture

Si dans le Trombetas l'*açaí* n'est pas (encore ?) une ressource très exploitée, elle l'est bien plus à São Francisco do Iratapuru, et surtout à Cunani. Sa valeur économique est importante, car le marché est aujourd'hui très demandeur. La quasi-totalité des familles exploite donc cette ressource à des fins commerciales. Il n'y a pas de « gestion », à proprement parler, des *açaís* « sauvages » ou « natifs » (*da natureza*) : les villageois ne s'approprient pas les pieds sauvages et le lieu de prélèvement n'est pas fixe. Ces palmiers sont libres d'accès, qu'ils soient situés sur les terrains des villageois (seul un des habitants demande aux villageois une taxe de 10 R$ sur chaque sac de 50 kg prélevé sur son terrain et sur celui de son frère, avec un quota maximal de 30 sacs par personne), ou sur la rive du fleuve. N'importe quel villageois peut donc prélever les fruits des palmiers sans quota. Certains lieux de prélèvement d'*açaís* sauvages sont cependant privilégiés, tels que l'Igarapé Agua doce en aval du fleuve ou l'Igarapé Itaúbal en amont. Dans les deux cas, il faut plusieurs heures de pirogue pour s'y rendre.

Certains *açaízais* sont cependant « cultivés », selon les termes locaux, et ne sont alors plus considérés comme « sauvages » : ils regroupent les *açaís* non plantés, mais faisant l'objet d'une gestion particulière (*manejado*), et les *açaís* plantés.

Dans le premier cas, on parle alors d'*açaízal natural manejado* : les palmiers trop grands ou trop vieux, sur lesquels on ne peut plus grimper, sont coupés pour donner plus d'espace aux *açaís* productifs. Plusieurs villageois possèdent de tels *açaízais*, sur leurs terrains ou en dehors

de leurs terrains, le long de la berge du fleuve. Dans le deuxième cas (*açaízal plantado*), les pieds d'*açaís* sont directement plantés dans les abattis, soit au milieu des pieds de manioc, soit après la récolte de ces derniers. Dans les deux cas, l'accès aux *açaízais* est limité : les autres villageois n'ont pas le droit de venir récolter, à moins d'y être autorisés, comme le rappelle le proverbe : « Là où l'*açaí* est géré, les autres ne mettent pas les pieds. » On parle également *d'açaízal misturado* lorsque le peuplement est composé pour une part d'*açaís* natifs gérés et, pour l'autre, d'*açaís* plantés.

Certaines plantations appartiennent à des villageoises devenues citadines après avoir établi leur résidence principale à Calçoene. Cela met en évidence le fait que des citadins peuvent exploiter les ressources à Cunani. Enfin, les plantations d'*açaís* abandonnées sont de nouveau libres d'accès pour les autres villageois.

La cueillette d'*açaí* s'effectue de février à mai/juin. La récolte se fait en famille, souvent avec l'aide des frères, enfants ou neveux partis vivre à Calçoene. La quantité prélevée est très inégale selon les familles (estimations données par chacune d'elles) : 10 sacs de 50 kg/jour en moyenne (pour 50/60 R$ le sac) selon Luis (répartis ensuite entre les différents participants), 30 à 40 sacs par jour selon Bigo (mais il emploie de la main-d'œuvre étrangère au village) et une moyenne de 4 sacs par jour pour João Amâncio (lors de prélèvements dans les *açaízais naturais*, soit 700 R$ en moyenne par semaine, grâce à cette activité). Si les bénéfices paraissent importants, on doit souligner que la récolte est très irrégulière selon les jours à cause des fortes pluies pendant la période de récolte. Il n'y a pas de coût de transport, car les acheteurs se déplacent jusqu'à Cunani pour charger la production. Les sacs sont revendus à Calçoene pour 170 R$, et plus cher encore à Macapá.

L'importance prise par la collecte d'*açaí* à Cunani n'a pas eu l'impact escompté sur la communauté. La création d'une coopérative a fait long feu, les principaux producteurs s'étant orientés vers une production intensive, en accord avec des acheteurs sélectionnés. Plus notable encore, l'essor économique lié à l'*açaí* n'a pas mis un terme au déclin démographique du village. La récolte étant saisonnière, des saisonniers en sont en charge. Malgré la sécurité foncière récemment acquise, on ne peut donc affirmer que l'essor d'une nouvelle activité a eu un impact sur le choix de la résidence principale qui reste centrée dans la ville proche de Calçoene.

La collecte du bois, une activité polémique

Si la collecte de la noix du Brésil recèle une forte charge identitaire, sa rentabilité économique est faible. Dans le contexte actuel où les besoins financiers des ménages sont de plus en plus importants, notamment du fait de la volonté de disposer de biens de consommation (électroménager, téléphones portables, etc.), des alternatives plus lucratives sont activement recherchées par les villages.

Comme on le sait, tant la pêche que la chasse commerciales, qui ont constitué durant quelques décennies des négoces rentables, sont aujourd'hui interdites. En revanche, l'exploitation forestière est une alternative possible, et ce de deux manières.

La première est ce que l'on pourrait appeler l'exploitation à très petite échelle, qui se rapproche en fait de l'extractivisme traditionnel[9]. Les populations riveraines ont en effet toujours utilisé des ressources forestières pour la construction de leurs maisons et pour la réalisation d'embarcations (pirogues monoxyles ou barques comprenant des bordages). Aujourd'hui, ces activités semblent connaître un certain regain, car les politiques d'aides sociales entraînent une plus grande disponibilité financière pour les ménages. Ceux-ci améliorent leurs maisons, se mettent à posséder plusieurs embarcations et même, dans certains cas, s'arrangent pour extraire du bois des terrains auxquels ils ont accès, afin d'édifier une maison en ville. Les ressorts qui jouent dans l'accélération de ces activités sont nombreux. Il faut en effet d'abord posséder une zone d'où l'on a le droit de tirer des ressources, dont la quantité extraite est parfois soumise au jugement des autres membres de la communauté, à charge pour l'impétrant de savoir se modérer. Il faut ensuite avoir accès à une tronçonneuse et au savoir technique nécessaire pour scier correctement les pièces de bois que l'on souhaite. On voit aujourd'hui des habitants de communautés traditionnelles se spécialiser dans cette branche et vivre de la location de leur outil de travail et de leur savoir-faire. Au marché des maisons ou des planches s'ajoute aussi, pour eux, celui des poteaux de bois permettant d'enclore les pâturages, pour lesquels il existe une

9. Avant d'être défini comme un ensemble de collectes dont l'impact sur la forêt est minime, l'extractivisme (notamment celui pratiqué durant la période coloniale) incluait des prélèvements non remplacés, tel celui de bois de rose, qui était abattu pour en extraire l'essence, ou bien le fameux bois de braise (*pau brasil*), lui aussi abattu pour réaliser des teintures.

très grande demande. Enfin, il faut un charpentier pour la construction des maisons, ou pour celle des pirogues. Là encore, on commence à voir des spécialisations apparaître, alors que les techniques de base pouvaient être considérées comme faisant partie du bagage commun des populations traditionnelles.

Comme pour la chasse et la pêche, ces activités sont à la lisière de ce qui est autorisé. En effet, si l'on a clairement le droit de prendre du bois pour construire sa maison ou son bateau, dans quelle mesure peut-on le vendre en ville pour acheter un moteur destiné à équiper le bateau en question, ou un réfrigérateur destiné à équiper la maison ? La tolérance communautaire est assez élastique sur ces sujets, mais elle risque de se tendre au fur et à mesure que la pression sur les ressources augmente. Il faut se souvenir ici que, si les effectifs humains considérés sont peu nombreux et si la forêt est très abondante, les critères de sélection sont aussi très restrictifs. Sans aide mécanique, seuls les arbres les plus beaux, situés immédiatement à proximité des cours d'eau, sont exploitables…

La seconde forme d'exploitation forestière consiste en une exploitation clairement commerciale du bois, en accord avec des scieries. Cette exploitation repose tout d'abord sur des modifications de l'environnement réglementaire. Durant les années 2000, un ensemble de textes a permis de clarifier les conditions dans lesquelles les communautés détentrices de droits collectifs sur une zone peuvent en réaliser l'exploitation forestière. Par ailleurs, un référentiel technique devant assurer un impact limité sur l'environnement a également été mis au point. Mais, dans le Trombetas, cette activité repose aussi sur la clarification des conditions foncières. En effet, seules des communautés disposant de titres définitifs peuvent la pratiquer, ce qui est aujourd'hui le cas de nombreux territoires *quilombolas*, dont celui d'Abuí, ou le territoire dans lequel se trouve le village de Jarauacá.

Des entreprises forestières ont donc approché les communautés pour exploiter les espèces les plus rentables. Une polémique importante s'en est suivie. En effet, en premier lieu, les villages concernés ont considéré que leur image de « peuple de la forêt » risquait de se trouver écornée dans ce processus. Abuí, par exemple, continue de refuser toute exploitation de ses forêts. Puis, devant des promesses financières alléchantes, d'autres ont accepté de tenter l'expérience, comme l'association Acorqat

(*Associação das Comunidades Remanescentes de Quilombo da Área Trombetas*), dont dépend Jarauacá[10].

S'il n'est pas certain que l'activité perdure ou qu'elle se répande, notamment parce que les contrats sont bien moins rentables que prévu pour les familles, cette nouvelle activité n'est pas sans poser de nombreuses questions sur l'utilisation de l'espace. En effet, si l'on excepte des clauses qui paraissent étranges[11], le principe de ces contrats repose sur la sous-traitance à une entreprise (qui détient le savoir technique nécessaire), qui réalise les opérations d'abattage et d'enlèvement du bois. Manquant de qualification, les habitants locaux ne sont pas recrutés, si bien qu'ils ne font en fait que louer leur terre. De producteurs de ressources, ils se retrouvent en quelque sorte rentiers, dans un renversement de valeurs qui fait polémique. Par ailleurs, cette rente donne désormais un prix à l'appartenance à la communauté et impose aux associations de désigner clairement qui est ou n'est pas considéré comme habitant. Le système, qui était autrefois souple, devient plus rigide.

Quoi qu'il en soit, sous l'une ou l'autre forme, l'exploitation du bois est loin d'être une activité négligeable. Elle concerne 4 habitants à Abuí, 8 à Jarauacá et 10 à Campo Alegre, soit au total 22 personnes, ou 10,5 % de l'ensemble des personnes interrogées.

Des activités à forte charge identitaire, mais en évolution

Les activités de prélèvement de ressources dans le milieu naturel, que ce soit à des fins de subsistance ou à des fins de commercialisation, sont des composantes importantes de l'identité des populations traditionnelles en Amazonie. Elles peuvent être regroupées en deux catégories. D'un côté, la catégorie de celles qui visent à alimenter les familles : il s'agit principalement de la pêche et de la chasse, puisque les populations rurales amazoniennes, à l'exception des Amérindiens, consomment peu de ressources alimentaires de la forêt, en dehors du poisson et du

10. L. de M. M. Andrade, *Terras quilombolas em Oriximiná: pressões e ameaças*, São Paulo, Comissão pró-Índio de São Paulo, 2011.

11. Par exemple, le fait que ce soit l'association locale – et non l'entreprise – qui soit détentrice du permis d'exploitation, et donc responsable du respect des normes en vigueur, notamment environnementales.

gibier (et de manière de plus en plus sélective pour ce dernier, les goûts évoluant pour converger vers ceux de la population urbaine). D'un autre côté, on trouve toutes les activités dont le but est d'obtenir un revenu monétaire par la vente des produits obtenus : collecte de noix du Brésil, de diverses huiles et résines et, de plus en plus, de bois d'œuvre. La séparation entre ces deux catégories est récente puisque, jusqu'en 1967, la chasse avait aussi souvent pour but la vente des peaux (mais on ne chassait pas, alors, le même gibier) et la pêche pour débouché les marchés urbains. La réglementation actuelle interdit cependant de chasser et de pêcher pour en faire commerce, à moins, dans le cas de la pêche, de détenir un permis et de respecter les périodes d'embargo.

La pratique de ces activités amène indéniablement à parcourir un espace assez important, comme les cartes qui illustrent ce chapitre ont pu le montrer. Pour autant, ce territoire utilisé n'est sans doute pas aussi vaste qu'attendu et il est en évolution. De nouvelles normes sociales se sont en effet imposées, qui restreignent le temps consacré aux activités de collecte et, donc, la distance que l'on peut parcourir jusqu'à la ressource. Ainsi, les hommes hésiteront aujourd'hui à abandonner leur famille durant plusieurs semaines pour aller récolter la noix du Brésil loin en forêt. Le contexte foncier influe également : certaines zones sont désormais inaccessibles, que ce soit parce qu'elles ont été appropriées ou parce qu'elles constituent des réserves. Enfin, la concurrence d'autres activités plus rentables, ou moins exigeantes sur le plan physique, fait que les habitants se concentrent sur les ressources les plus accessibles et délaissent celles qui sont plus éloignées.

Ainsi, si les activités extractivistes demeurent un moteur fort d'exploration et d'exploitation du territoire, on note une rétraction sensible de l'espace utilisé et un changement dans les modes d'usage. On peut alors se demander dans quelle mesure ces modifications entraînent en retour une transformation du rapport plus général au territoire, notamment de sa connaissance et du lien identitaire.